

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Artikel: Le miracle de Gabon

Autor: Gaudard, J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379483>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE MIRACLE DE GABAON¹

PAR

J. GAUDARD

Ayant eu récemment connaissance de l'article intitulé *Quelques récentes explications de l'arrêt du soleil à Gabaon*, article paru en novembre 1889 dans la *Revue de théologie et de philosophie* et dû à la plume de M. le pasteur Rodolphe Chatelanat, j'y trouve discutée, entre autres, avec beaucoup de soin, de bienveillance et de savoir, une suggestion de mon opuscule *Le cadran d'Achaz et les miracles*. Je dois m'en déclarer d'autant plus flatté et reconnaissant que j'étais loin de m'attendre à cet honneur. Je n'attachais, en effet, à l'idée dont il s'agit aucune importance particulière ; je ne l'aurais pas crue nouvelle et n'y aurais probablement plus du tout songé, si les objections mêmes de mon honorable critique, en tant qu'elles ne me paraissent pas sans réplique, n'étaient venues la revêtir à mes yeux d'un peu plus de consistance.

Aussi aurais-je aimé remettre à M. Chatelanat cette réponse écrite à son intention, si le Seigneur, en ce moment même, n'avait repris à lui ce jeune serviteur si remarquablement doué. En m'inclinant avec respect devant cette tombe, j'ai cru devoir transmettre ces pages à la direction de la *Revue de théologie et de philosophie*, qui a jugé qu'elles intéresseraient peut-être quelques lecteurs.

¹ A propos de l'article de M. Rodolphe Chatelanat dans la *Revue de théologie et de philosophie* de novembre 1889, page 577.

Si j'ai une excuse pour m'être borné à des comparaisons sommaires sur des sujets délicats et difficiles, c'est que j'avais en vue une classe de lecteurs faciles à gagner sur cet article préalable. Qu'on en juge par l'occasion, le but, le plan de mon écrit. Provoqué par une page de M. l'astronome Flammarion, il se proposait de catéchiser des personnes plus ou moins réfractaires aux doctrines et à l'autorité de la Bible, non pas des voltairiens, niant sans examen tout fait miraculeux, mais des savants cherchant à les ramener au seul jeu des forces naturelles. Si, pour les uns, le miracle est impossible, pour les autres il n'est que trop facile ; mais, par des baisers aussi bien que par des soufflets, certains opposants s'imaginent désarmer la sainte Ecriture. Mon plan, dès lors, était tout tracé : admettre sans difficulté l'explication du cadran d'Achaz d'après M. Guillemin ; ébaucher même quelques autres analogies ou hypothèses sur divers miracles ; puis, entré ainsi dans les vues des interlocuteurs, leur montrer combien encore, malgré tout, la Bible et la religion, si nous prétendons en avoir une, restent imprégnées de surnaturel d'ordre supérieur. De là, des développements qu'on a pu trouver un peu surchauffés.

A mes yeux, un moyen quelconque entrevu, plus ou moins acceptable, suffit déjà pour appuyer la réalité d'un événement extraordinaire, parce qu'il fait pressentir que le Conducteur de toutes choses, sans sortir des voies naturelles, aura pu opérer mieux et plus simplement encore. En exposant une certaine théorie du cadran à rétrogradation, je n'ai pas prétendu en exclure d'autres. Je conçois qu'à une solution de géomètre on puisse encore préférer, pour ces temps d'enfance, quelque chose de plus vulgaire. Si donc les commentateurs estiment que les « degrés d'Achaz » (Esaïe XXXVIII, 8) signifiaient, comme le veut la « Bible annotée », une sorte d'escalier circulaire sur lequel un obélisque central projetait son ombre, je n'y fais pas d'objection, sous réserve qu'il soit bien entendu que de tels gradins ne sont pas susceptibles de marquer des heures régulières, mais seulement des étapes continuellement variables d'un jour à l'autre. En ce cas, la solution

de MM. Guillemin et consorts tombe ; mais il reste la ressource d'un phénomène de réfraction ou de réflexion des rayons solaires.

Je reviens au sort de mon écrit. S'il a échappé aux lecteurs qu'il visait, je constate, en revanche, qu'il a été honoré de l'examen d'hommes accoutumés à joindre la science à la foi et versés dans l'exégèse. Avec eux, il ne suffit pas de lancer quelques hypothèses pour trancher les questions, et j'ai dû assurément les décevoir. Je me trouve dans la situation d'un pêcheur qui, n'ayant pensé prendre que de maigres goujons, se voit happé par des saumons trop respectables pour la résistance de son filet. Que faire alors ? lâcher le poisson avec la ligne, ou essayer de la retenir ? En ces matières, et précisément parce qu'elles sont sans fin, parce qu'elles ouvrent des abîmes et des perspectives grandissantes, il y a l'appât du respect, l'attrait, non de la victoire, mais d'une défaite savoureuse et glorieuse.

En quoi consiste l'essence du miracle, et quel est le fond des lois de la nature ? Ne nous aventurons pas sur ce terrain. Tout ce qui arrive dans le monde visible s'impose et s'installe de sa propre autorité ; expliqué ou inexplicable, il est entré dans la vraie nature. Et demander si le Créateur fait des œuvres étranges, c'est demander d'abord jusqu'à quel point nous le connaissons, pour savoir si ce qu'il fait est autre chose que la nature qu'il a déjà faite ; c'est demander s'il agit de jour en jour pour chacun et pour tous, s'il « fait concourir toutes choses », les choses ordinaires, au bien de ses enfants ; s'il réveille des virtualités posées dès le commencement, semblable à un horloger qui, sans chercher dans les nuages le métal qu'il a sous la main, se borne à le tirer de son inertie et à le faire vivre par cette inertie même. Essentiellement subjective, la notion de miracle essaie vainement d'isoler certains faits, sans ligne de démarcation assignable et permanente.

Comme cependant il ne manque pas de téméraires pour affirmer à la légère que tel ou tel spectacle est irréalisable, il est déjà utile, quelquefois, de démontrer de simples possibilités, de présenter des présomptions ou des analogies, dont le déve-

lissement, la modification ou l'intensification seraient susceptibles d'appuyer les faits controversés.

Mais ce n'est évidemment rien apprendre de neuf aux chercheurs consciencieux, et M. R. Chatelanat a raison de désirer mieux qu'une « nue possibilité » en ce qui concerne la prolongation du jour à Gabaon. Sans me flatter le moins du monde d'avoir de quoi satisfaire à ce vœu, la question restant pour moi conjecturale, je dois pourtant une réponse aux objections qui me sont faites.

Tout d'abord, c'est bien ici qu'il faut concéder une rare grandeur au phénomène, puisqu'il s'agit d'un événement arrivé une fois depuis des milliers d'années. Si bolide il y a eu, capable de prolonger le jour, rien d'étonnant qu'on ne retrouve pas, il s'en faut, son pareil dans les quelques spécimens mentionnés par des observateurs modernes.

Ce qui contribue d'ailleurs à faire rejeter à M. Chatelanat l'hypothèse du bolide, c'est qu'il trouve plus plausible l'explication poétique de Herder, « pourvu qu'on la mette au point. » Je répète que je ne tiens pas au bolide, si ce n'est peut-être justement dans le cas où il serait de force à éliminer la métaphore de l'épisode de Gabaon ; car la mise au point ne laissera pas d'être délicate et munis de ce gage, que ne vont pas faire les arrangeurs de fictions ? La colonne de feu y passera la première. Remarquez bien que, sous la plume respectueuse de l'auteur sacré, l'Eternel lui-même est mis en scène dans l'invocation du verset 10 (Jos. X) et dans l'exaucement du verset 14. Réduire la chose à une sorte de simagrée épique, comme le propose Herder, n'est pas sans gravité. Et si l'exaltation du conducteur d'Israël l'avait réellement porté à prier platoniquement les astres d'admirer la bataille, la sobriété, la sévérité de l'historien eût été mieux inspirée en nous épargnant ce résultat clair et gratuit : nous induire en erreur.

Laissons, je le veux bien, ces considérations, comme étant davantage des répugnances préconçues que des raisons philosophiques. Encore resterait-il un vice de concordance. Car enfin, voilà une journée reconnue phénoménale, où les aérolithes pleuvaient comme grêle, au point de détruire une armée.

Le narrateur, mauvais plaisant aux yeux de Voltaire, se trouve justifié sur cet article du récit : cela ne tend-il pas à accréditer le reste ?

S'il venait à la pensée d'établir un rapprochement entre l'invocation de Josué et celle d'Isaïe : « Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille, » on y trouvera, je pense, moins de similitude que de contraste. L'intention purement spirituelle de ce langage imagé saute d'autant plus aux yeux qu'une réalisation matérielle eût été sans objet ; aussi le prophète, quoique poète, se garde-t-il d'ajouter : « Et les étoiles accoururent, et la terre tressaillit à ma voix ; » bien que ces deux prodiges physiques, — considérés dans leur possibilité, non dans leur obéissance, — n'auraient rien pour nous stupéfier.

Sans doute, sur le terrain proprement scientifique, la réserve est de rigueur. Mais là où manquent les éléments de certitude, à moins de prendre le parti de se taire, un peu de hardiesse imaginative est à sa place ; et il faut être plus porté à accueillir qu'à exclure, tant le possible est vaste et l'impossible limité.

Pour prêter créance à l'hypothèse d'un mouvement lent, j'ai suggéré celle d'un corps léger, et c'est précisément le point contre lequel proteste surtout M. Chatelanat. Réfléchissons pourtant. Il ne faut pas juger de la nature des météorites, pendant qu'ils sont en plein jeu au sein de l'atmosphère, d'après les résidus ou scories solides et réfractaires qu'ils rejettent parfois sur le sol. De l'accord unanime, on les regarde comme volatilisés en grande partie par l'énorme échauffement subi en déchirant les airs. Ils passent donc en masses vaporeuses, en gaz embrasés, et quoi de plus léger ? Les miettes tombées à l'état solide, ce n'est presque rien. La lune, au contraire, à en juger par ses cicatrices, grâce à son manque d'atmosphère, et malgré son champ d'attraction et son champ de réception bien moindres que ceux de la terre, a été bombardée de projectiles autrement volumineux. Nous pourrions donc nous représenter un globe venant de l'orient sous forme solide et animé d'une grande vitesse. Après un certain parcours, le voilà enflé, vaporisé, lumineux et brûlant, en même temps que sa vitesse s'est

amortie : exemple, parmi tant d'autres, d'un mouvement transformé en lumière et chaleur.

Toutefois, modifions plutôt quelque peu l'hypothèse, puisqu'il s'agit de produire la grêle de pierres avant le météore lumineux. Ce n'est pas le fait de tous les bolides d'éclater et de tomber ; il en est d'autres à trajectoire hyperbolique, qui traversent notre système planétaire presque en ligne droite, viennent de l'infini et y retournent. Corps errant dans l'immense étendue, leur existence est certaine, et rien n'autorise à les limiter à un type uniforme et connu, puisqu'à chaque instant tout l'essaim solaire s'élance dans des espaces jusqu'alors inexplorés. Sans réclamer cependant de la chimie nouvelle, nous aurons au moins le droit de prendre là un corps quelconque, aussi volumineux qu'il le faudra, et traînant à sa suite une queue de poussières cosmiques. Comme toute comète qui visite le soleil, il va « fuser, » suivant l'expression de M. Faye, en s'approchant de la terre ; les corpuscules ou satellites vont en partie tomber pour leur compte et produire l'averse pierreuse, pendant que le grand noyau poursuit sa route.

Ce dernier, maintenant, s'il ne devient gazeux et incandescent que sur certaines couches, demeure lourd et conserve de la vitesse. Vitesse réelle, oui ! Quand à la vitesse apparente, elle peut devenir nulle ou faible ; il suffira pour cela que l'observateur se trouve à peu près sur la ligne du mouvement absolu, pendant qu'il est entraîné lui-même par les deux mouvements propres de la terre et par le déplacement d'ensemble du système solaire.

Nouvelle objection : ce petit soleil qui s'enfuit tout en paraissant stationnaire, va rapidement diminuer de grandeur apparente. Eh bien ! cela, d'abord, fera l'effet de la baisse graduelle du jour ; ensuite, si le frôlement de l'air l'a suffisamment allumé, il est possible que le météore continue à se boursoufler, à s'illuminer par des émissions gazeuses ou électriques, de manière que l'augmentation réelle du volume et de l'éclat compense plus ou moins la diminution apparente.

Tout cela, sans préjudice des retardements de vitesse à la traversée de l'atmosphère.

Mettons donc que le bolide soit une espèce de comète quasi tombée. Les comètes ordinaires sont légères et diaphanes, mais munies d'un petit noyau lourd et opaque, qu'on n'a pas eu l'occasion de voir encore occulter une étoile. Un bolide n'est guère autre chose qu'une comète minuscule, dont notre globe, au lieu du soleil, est le foyer d'attraction. Sa substance volatilisée, haletant en vain après le noyau qu'elle ne peut plus suivre, s'attarde en une traînée lumineuse qui, vue de bout, peut apparaître comme une masse globulaire. On ne va pas me demander d'analyser ce sillon de feu, quand de savants astronomes en sont encore à débattre sur la queue des comètes, qui n'est pourtant pas un mythe : pour les uns, vapeur infiniment raréfiée se perdant sans relâche sur la route ; pour les autres, un rien, une électricité ou je ne sais quelle autre vibration à peine substantielle.

Faisons encore appel à la perception du temps ou aux impressions physiologiques. Comment veut-on que ces gens affairés et dépourvus d'instruments de repère, aient sûrement jugé d'un allongement du jour qui serait provenu d'une paresse du soleil ? Au contraire, dans notre système, la nuit tombait déjà, et voilà nos combattants empêchés. Mais non, une clarté renaît ; ils en sont vivement impressionnés, et, vigoureusement employée, une courte durée a pu leur suffire.

Hâtons-nous d'ailleurs de mettre aussi au bénéfice de cette remarque l'explication de l'arrêt du soleil par un cas de réfraction. Il suffirait effectivement que les couches atmosphériques denses, déterminantes du phénomène, fussent survenues un peu brusquement, sous l'action d'un coup de vent, pour avoir fait réémerger l'astre après une première disparition. Et quant à l'objection que les pertes de réfraction et d'absorption éteindraient beaucoup le pouvoir éclairant de l'image solaire, elle n'est peut-être pas trop péremptoire, puisqu'enfin l'aube et le crépuscule sont des prolongations fort effectives du jour. De semblables analogies doivent faire hésiter, pour un épisode d'histoire sainte, à se réfugier dans la légende pure. D'autant que le ciel s'éclaire parfois de crépuscules plus capricieux : la lumière zodiacale, trop pâle il est vrai ; les aurores boréales,

trop confinées au pôle, mais que renforcent occasionnellement les véhémentes éruptions du brasier solaire ; et comme phénomène local, il suffirait de l'incendie de quelque vaste gisement de naphte ou de pétrole. Ce dernier cas, ignoré il est vrai par la tradition hébraïque, en dehors de la destruction de Sodome, aurait facilement occupé toute la nuit, réuni les deux jours et relié sans interruption tous les événements de Jos. X, 10-28, y compris l'exécution des cinq rois.

N'oublions pas non plus qu'en industrie le splendide éclairage électrique se fabrique avec du mouvement, avec de simples chutes d'eau.

Comme conclusion, l'impression s'affermi qu'il a dû réellement se produire à Gabaon quelque chose d'insolite et de mystérieux, et qu'il y a du poids dans cette déclaration du verset 14, que l'Eternel exauça ce jour-là, comme jamais, la voix d'un homme. C'est comme un avertissement de ne pas s'attendre à trouver dans la suite des temps l'équivalent complet du phénomène.

D'autre part, il faut en convenir, nous rabattre sur l'hypothèse d'une lumière diffuse quelconque, c'est nous écarter du texte catégorique : « Le soleil s'arrêta, la lune aussi. » Un pas de plus, et nous voici donnant la main aux interprètes épris de l'explication purement poétique. Toujours resterait-t-il, néanmoins, qu'à notre point de vue rien n'est affirmé d'un cœur léger dans le récit hébraïque ; le poids sérieux et moral est entier ; seule la lucidité dans la perception du jeu des agents physiques a pu se trouver en défaut. Or cela même n'est-il pas voulu et instructif ? Le livre des grands mystères, révélateur dans le domaine de l'esprit, semble rester intentionnellement nuageux dans celui de la matière, parce qu'il est bon qu'il apporte des exercices de foi et de pensée ; parce qu'il n'a pas pour mission de nous présenter l'appareil des choses extérieures comme un mécanisme rigide, comme un système ferme et démontrable, mais de le laisser, au contraire, s'échouer tout entier dans le vague et l'erreur, et de faire émerger de là avec puissance les réalités substantielles.

Dans les conceptions que nous venons de développer, ce qui

resterait merveilleux, ce n'est pas les éléments du phénomène pris en eux-mêmes, mais plutôt leur groupement, un concert de coïncidences, rare, comme il le faut pour un événement rare ou unique, mais point irréalisable. Qui de nous n'a été témoin de rencontres fortuites et curieuses ? Pour moi, un soir, à Saint-Sébastien, j'ai vu au bout de ma lunette, dans le demi-disque orangé du soleil couchant, se projeter, s'encadrer exactement un navire, toutes voiles dehors, à l'horizon de la mer : coïncidence de temps, d'alignement, d'éloignement, de hauteur de point de vue, de coloration crépusculaire rendant l'astre observable. Aussi, ce tableau charmant et fugitif, parce que je l'ai vu, je ne le verrai plus.

Quoi qu'on découvre, il restera toujours dans les récits bibliques des choses que l'homme naturel taxera d'imaginaires. Appâts pour l'enfant, les miracles deviennent pierres d'achoppement pour l'homme fait. Ou plutôt, ce n'est que grâce à l'assemblée des croyants qu'ils reprennent un rôle attractif. Pour ceux du dehors, il y a certainement un appel étrange dans cette congrégation qui lutte avec succès contre le mal, et qui affirme puiser sa force dans une folie, dans la foi à « un certain Jésus qu'ils disent ressuscité des morts. » Il doit être curieux d'examiner et ce mystère et ce Seigneur ; mais à qui aborde sérieusement ce dernier, il se charge de démontrer lui-même sa résurrection avec sa divinité.

Lausanne, août 1890.
